

# Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE  
DU PROTESTANTISME  
FRANCO-QUÉBÉCOIS

SHPFQ



Bulletin no 15

Mars 2007

## Au temps des écoles protestantes anglaises pour francophones Témoignages

**N**ous vous présentons dans ce numéro deux témoignages qui mettent en lumière certains aspects de la vie des enfants protestants au temps où la possibilité de fréquenter une école protestante française était limitée ou nulle. Replongeons dans les années 1950 avec le premier où Yvette Riba rappelle son expérience à Namur alors qu'elle y habitait en compagnie du pasteur Hervé Finès, son mari. Et dans les années 1930, avec René Péron dont nous reprenons ici des extraits d'une conférence qu'il donna en octobre 2000 et qui était remplie de souvenirs de son expérience familiale protestante.

### Le français dominical

**Yvette Riba**

C'est ainsi qu'on aurait pu définir le langage en français des enfants de Namur, dans les années 1950, puisque les seuls moments où ils pouvaient l'entendre et surtout le lire, c'était à l'église, le dimanche. L'école du dimanche leur apportait les programmes de la Société des Ecoles du Dimanche de France et il n'est pas exagéré de dire que, pour ces enfants, isolés géographiquement et culturellement, c'est grâce à ces textes qu'ils ont eu, pour la première fois, la révélation du français.

Vous me direz que cette situation n'était pas exceptionnelle, puisque, avant la mise en application de la loi 101, tous les enfants francophones non-catholiques se trouvaient dans le même cas. Mais, dans les milieux urbains, les médias leur apportaient des informations au quotidien, tandis que le tout petit village de Namur ne leur offrait ni bibliothèque ni échanges culturels : seulement un vocabulaire limité, dans une « parlure » presque folklorique et dès l'âge de six ans, ils étaient brutalement plongés dans l'univers de l'anglais, à l'école du village; je dis bien plongés, puisqu'il s'agissait de ce qu'on a appelé plus tard, la méthode par immersion, assez peu appropriée dans leur cas.

Après plus de quarante ans, une dame du village se souvenait du plaisir qu'elle avait eu, en lisant au presbytère, les albums de Tintin, dont elle partageait la lecture avec les



Gabriel Caron

*Intérieur actuel de l'église Saint-Paul de Namur*

enfants du pasteur. « On n'avait rien de tout ça chez nous » me disait-elle il y a à peine quelques mois.

Il manquait surtout la motivation. En 1952, alors que nous étions encore à la Pointe-aux-Trembles, un pasteur, M. Perret ou M. Gérard, je ne sais pas exactement lequel des deux, avait eu une expression très forte pour définir l'attitude des familles protestantes francophones à propos du français : « le français à l'église, oui, à l'école, non », le français du dimanche...

Les mentalités changeront, à Montréal, en tout cas, dans les années 1960. Mais pas à Namur où c'étaient les anciens qui étaient vraiment les gardiens de la tradition et qui étaient le plus fiers de leur appartenance au village; peut-être parce qu'ils avaient bâti l'église, le presbytère et la salle paroissiale, ils étaient plus conscients de ce que représentait, au Québec, un village francophone sans église catholique : le seul et unique avec une seule et unique église protestante, un seul clocher, une seule cloche qui sonnait pour des protestants français dans les pays d'en haut.

Est-il important de rappeler ces souvenirs un peu nostalgiques? Oui, peut-être, alors qu'on parle beaucoup du devoir de mémoire. A l'âge où, comme dit une chanson, « chaque rêve doit finir », il est bon de rappeler ce que furent les jours enfuis et ce qu'ils nous ont appris...

# Une enfance évangélique

**René E. S. Péron**

Qui suis-je donc? Le fils aîné d'une mère protestante, de vieilles souches québécoises, par les Laporte, les Duval, les Surprenant; d'une mère élevée à la ferme, à la Grande-Ligne (Saint Blaise aujourd'hui) près de Saint Jean, formée à l'école normale, devenue institutrice, mais dont la véritable carrière fut celle de « mère de famille ».

## Ma famille

Issu d'un père, lui aussi protestant, ayant grandi voisin d'un certain André Bessette (dit le Frère André), entre Marieville et Saint Grégoire; choyé par une mère malade, et poussé vers l'enseignement et la musique par ses trois tantes Fréchette devenues institutrices aux États-Unis dans un milieu protestant et de langue française. Dans son sang coulaient des traces des ancêtres François et Daniel ainsi que des familles Fréchette, Gamache, Laguë, entre autres. [...]

Tous deux sont nés alors que leurs parents subissaient encore l'influence primordiale du mouvement qui avait apporté leurs familles à quitter l'église catholique-romaine pour se joindre à une église évangélique, (dans leur cas dite « baptiste »). Leurs grands-parents et leurs parents avaient vécu les contrecoups de la révolte de 1837-1838 en laquelle ils avaient été plus ou moins impliqués, sinon physiquement, du moins en leurs émotions. [...]

Et malgré tous ces souvenirs [de l'opposition catholiques/protestants] transmis de bouche à oreille, jamais avons nous entendu une parole amère prononcée par nos grands-parents ou nos parents à l'égard de la religion catholique-romaine qui fut celle de leurs grands-parents. Même, je me souviens que moi, j'avais dit quelques paroles moins que charitables sur quelque aspect de la religion catholique-romaine, et que mon grand-père maternel, qui m'avait entendu, me réprimanda aussitôt en me disant doucement « n'oublie pas mon garçon, que ta grand-mère était catholique-romaine ». Du côté paternel ce fut de même. Chez grand-père Péron, jamais un mot qui pouvait laisser soupçonner de l'amertume ou de la controverse. Une foi profonde, oui, de l'opposition, non.

Pour les deux, le dimanche était un jour sacré et consacré. Sauf les devoirs de la ferme, l'on allait à l'église sans faute, hiver comme été, beau temps mauvais temps.

Je peux encore me fermer les yeux et voir mon grand-père paternel en son banc habituel, tout à fait en avant pour ne rien manquer de la prédication, penché, recueilli.

Puis que dire de cette belle journée d'été lorsqu'il nous dit qu'il allait aux bois, « aux framboises ». Sur l'heure du midi il nous revenait à la maison, fatigué mais heureux. Sa chaudière avec son anse en bout de broche, pleine; son chapeau de paille, en travers duquel il avait passé une petite branche, plein; un baquet, deux peut-être, fait d'écorce de bouleau, suspendu à ses grosses bretelles, plein; en surcroît, il avait arraché quelques framboisiers chargés de fruits, lesquels il portait sur ses épaules; et ses paroles en nous voyant, en arrivant à la maison: « voyez mes enfants, comme Dieu est bon envers nous ». Ce soir là, après le souper, après avoir « fait son train » à l'étable, il s'est assis au bout de la grande table à



René E. S. Péron

*Maison de Samuel Péron dans un des rangs entre Saint-Grégoire et Marieville.*

manger, a mis ses lunettes en broche et a lu sa Bible pendant un certain temps avant d'aller se coucher à bonne heure, selon son habitude. Le lendemain matin, un dimanche, papa le trouvait mort, paisiblement semblait-il, en son lit. Quelle belle manière de quitter ce monde, au milieu de ceux que l'on aime, en faisant ce qui nous plaît le plus, en pensant à et en méditant ce que l'on trouve de plus précieux en la vie

## Mes parents

J'ai touché brièvement un mot sur la formation de mes parents. Tous deux furent élevés en la religion protestante quoiqu'ils aient eu une certaine connaissance des dogmes et rituels de la religion catholique-romaine. Ma mère subit tout probablement l'influence de sa tante Hermine Duval qui fut un temps l'institutrice protestante de langue française de la petite école du rang de la Grande Ligne, près de Saint-Jean. Mon père séjourna pendant quelque temps chez ses tantes Fréchette à Worcester, au Massachusetts, où il apprit l'anglais à l'école primaire, et où il y avait toute une colonie de protestants de langue française, des gens issus du Québec, dont ses tantes, son oncle, des cousins.

Adolescents, ils complétèrent leurs études secondaires en français à l'Institut Feller. Ma mère alla ensuite se préparer à l'enseignement au Collège Macdonald (une faculté de l'Université McGill) à Sainte-Anne-de-Bellevue, puis revint enseigner quelques années à la Grande-Ligne. Mon père, lui, passa par les universités McGill et McMaster tout en se préparant à l'enseignement. Vu qu'il désirait enseigner sa langue maternelle, soit le français, il dut aller en France, à Paris, où il reçut son diplôme visant « l'enseignement du français à l'étranger ».

Donc, lorsque je vins en ce monde à l'automne de 1921, j'étais non seulement le fruit d'une alliance tirant son sang de souche à 90% française (sauf les Phaneuf qui sont de souche anglaise et américaine), et tirant ses moeurs d'un même suc que notre encêtre Daniel Peron dit Suire, d'une tradition religieuse qui fut celle de Daniel, de son père François, de son grand-père Jean, sinon de son arrière-grand-père Jehan.

## Mon enfance à Notre-Dame-de-Grâce

Notre enfance, celle de ma soeur, de mon frère, la mienne, quoique passée en la grande ville de Montréal, fut en certains points bien différente de la normale pour ce temps-là.

À son mariage, mon père emménagea avec sa jeune épouse dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce à Montréal, quartier où la majorité parlait anglais et était de confession

protestante. Toutefois l'élément de langue française et de foi catholique-romaine y était fort; je dois aussi mentionner qu'y habitait aussi un très petit contingent de catholiques-romains, de descendance irlandaise et parlant l'anglais. Ces trois communautés se côtoyaient sans fraterniser; l'on se méfiait l'un de l'autre et parfois l'on se voyait d'un mauvais oeil.

Il va sans dire que chez nous nous n'étions « ni chat, ni chatte », pas toujours bien vus ou compris par un secteur ou l'autre; comme je l'ai déjà dit en une autre étude, nous étions souvent « assis sur la clôture ». De par ce fait nous vivions un peu seuls, en une sorte de « ghetto » mental, bien des fois imposé, d'autres fois choisi par nous-mêmes. Cependant « la vie continue » et il faut alors transiger avec les circonstances.

Nous vivions à un kilomètre et demi de l'école secondaire où notre père enseignait le français. Il était absolument convaincu qu'il fallait préserver la langue française, la nôtre, dans toute sa pureté. Il nous a donc défendu de parler l'anglais à la maison. Ce fut à notre avantage puisque nous apprîmes l'anglais avec nos petits amis de la rue et le français à la maison avec nos parents. Même bien avant l'âge d'aller à l'école, maman nous lisait des contes en français, tel les Fables de La Fontaine, ce qui nous façonnait l'oreille, nous donnait le goût de la beauté, de la poésie, de cette belle langue qu'est le français.

### Ma fréquentation d'une école catholique

Cependant, il y avait un problème à l'horizon. Où pourrions-nous comme enfants fréquenter une école de langue française sans être obligés de quitter la maison pour un pensionnat loin de chez nous? Après maintes démarches inutiles auprès des autorités scolaires catholiques-romaines de langue française, alors que l'on refusait carrément d'accepter des « petits protestants » aux écoles catholiques-romaines de la région en disant « c'est la loi », notre père eut l'heureuse idée de faire une demande à un couvent pour garçons situé à environ un kilomètre et demi de chez nous. Ce couvent était dirigé par les Soeurs de la Providence. Sa requête fut acceptée, et je fus le premier des enfants à me prévaloir d'une formation exceptionnelle en la langue française de la première à la sixième année.



Et quelle formation ce fut! Nous étions traités comme tous les autres élèves, sans que l'on fasse de distinction. Avec l'approbation de notre père, nous devions participer à toutes les leçons, sauf le catéchisme, à toutes les cérémonies ou excursions religieuses. Au lieu du catéchisme, on nous donnait quelques leçons grammaticales sur la langue anglaise. Au fait, sauf pour ce catéchisme, nous connaissions toutes les cérémonies religieuses pratiquées au couvent et nous avions appris leurs rituels aussi bien que les autres élèves.

Un jour, lorsque nous étions tous à la chapelle, pour un des offices, le père dominicain qui devait officier se trouvant à court d'un servent, descendit entre les rangées d'élèves et, à tout hasard, choisit mon frère. Malgré un premier refus de ce dernier, il dut finalement céder et entrer en fonction. Vous auriez dû voir les « bonnes soeurs », qui étaient conscientes de ce qui se passait, pouffer d'un rire silencieux en se cachant

autant que possible derrière leurs prie-dieu. Je dois ajouter que jamais les Soeurs de la Providence firent de passe-droits, montrèrent une différence quelconque entre les autres élèves et nous. Nous participions tout comme les autres aux prières de chaque jour, apprises par coeur, en français et en latin, ainsi qu'à l'étude de l'Histoire Sainte.

Par ailleurs, je me rappelle clairement cette journée où nous récitions tous une version très irrévérencieuse du « Je vous salue, Marie »; je ne répéterai que la deuxième partie qui allait en chantonnant, « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nos 'pitchers', nous allons jouer une partie de baseball à trois heures ». Il va sans dire que nous n'avons pas joué au baseball ce jour-là; toute la classe, moi inclus, s'est retrouvée en 'pénitence' après trois heures.

Assez souvent l'on nous emmenait, à pied, à l'Oratoire Saint-Joseph, où j'appris à aimer le chant grégorien qui émanait de la voûte de la chapelle et où l'odeur d'encens nous saisissait aux narines en entrant. Même j'eus l'occasion de rencontrer le Frère André, figure impressionnante pour un petit. Aurais-je été plus ou moins impressionné si j'avais su alors qu'il avait été voisin de mon grand-père et de mon père, dans un des rangs entre Marieville et Saint Grégoire, je ne sais trop?

Des amis de classe de ce temps-là? Nous n'en avons que peu ou pas. Rappelez-vous que pour toutes ces autres familles, nous étions à éviter plus souvent qu'autrement. Si nous n'étions pas le diable incarné, pour le moins nous « allions chez le diable, en enfer ». De six ans passés avec une vingtaine d'autres jeunes je n'ai retenu que deux noms, Michel de Harne et Jean-Charles Larue.

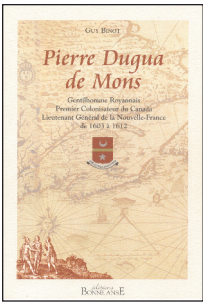
De plus les classes se terminaient à quatre heures; rentrer à la maison à pied prenait quasiment une heure car il n'y avait ni autobus scolaire, ni tramway, ni autre mode de transport, et, en hiver, les trottoirs étaient souvent quasi impraticables. Nous pouvions alors, si la température et le temps le permettaient, jouer brièvement avec nos petits amis de la rue, pour ensuite souper et faire nos devoirs... et des devoirs, il y en avait, – les « bonnes soeurs » ne nous ménageaient pas. Si, oui si, s'il nous restait du temps libre avant d'aller nous coucher, nous étions encouragés, même dirigés, à occuper nos loisirs par la lecture de centaines de livres que mes parents mettaient à notre portée, des livres de la plume d'Alexandre Dumas, père et fils, de Victor Hugo, de Molière, de Voltaire et d'autres, ... toujours en français. Donc, malgré ce qui peut sembler une vie austère, nous n'avons pas le temps de nous ennuyer.

Je terminerai ce récit de mes années du primaire par la mise en œuvre d'un drôle de règlement. Rappelez-vous que le secteur Notre-Dame-de-Grâce, à Montréal, était majoritairement de langue anglaise et protestant. À un certain moment, par des directives venues de je ne sais où, l'on décida que les heures scolaires seraient différentes au couvent de celles usitées aux écoles protestantes de langue anglaise. De plus, le mercredi matin fut déclaré demi-jour de classe et le samedi matin fut ajouté pour remplacer le mercredi après-midi. Tout cela pour éviter, au grand possible, que les petits Canadiens français, catholiques-romains, soient contaminés en côtoyant les autres petits qui par hasard de naissance étaient de langue anglaise et protestants. Heureusement que cette expérience n'a pas duré.

# Pierre Dugua de Mons, gentilhomme royanais, premier colonisateur du Canada, lieutenant général de la nouvelle-France de 1603 à 1612

Guy Binot

Éditions Bonne Anse, Royan, 2004, 267 pages. (Livre distribué au Canada, 50\$ environ)



Entre le 400<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'Acadie en 2004 et celui de la fondation de la ville de Québec en 2008, la lecture du livre de Guy Binot sur Pierre Dugua de Mons (v 1560-1628) sera

tout à fait bienvenue. Le sous-titre du livre « gentilhomme royanais, premier colonisateur du Canada, Lieutenant général de la Nouvelle-France de 1603 à 1612 » en indique l'objectif. Guy Binot (1926- ) est né à Royan, la ville natale de De Mons. Après une carrière commerciale chez Michelin, il consacre sa retraite à la publication depuis 1994 de plusieurs études sur Royan et son histoire (1994), la Côte (1999), le port de mer (2000), la reconstruction de la ville détruite par un bombardement aérien en 1945 (2002). Finalement, il a préparé et lancé lors de la commémoration acadienne de 2004 le présent ouvrage consacré à ce Royannais célèbre. Jean Liébert avait déjà produit en 1999 une biographie extrêmement fouillée, comprenant généalogie et documents d'époque. Pourquoi reprendre à quelques années d'intervalle une biographie du même personnage? Sans doute pour présenter dans un texte moins érudit et plus accessible la vie de ce fondateur du Canada. Le livre de Binot tient compte des textes de Champlain, des historiens d'époque

aussi bien que des études ultérieures pour donner une information précise sur le personnage, nuancé ou corrigeant au besoin des explications pourtant reçues (voir illustrations)

S'il est rédigé pour un public français, le livre vise à rejoindre par sa facture et son style aussi bien les Canadiens. Il se destine à un public cultivé car son approche est celle de l'histoire et non du récit romancé ou populaire. L'œuvre se présente en courts chapitres très documentés comme en fait foi l'abondance des notes et la richesse de la bibliographie. L'auteur travaille à partir des textes originaux qui concernent Dugua (prononcer Dugas) de Mons (comme il signe) et il en a reproduit dix-huit parmi les plus significatifs à la fin de son ouvrage. Toute l'œuvre est émaillée de citations dans la langue originale qui apportent une couleur particulière et loin de rebuter, ajoutent de l'intérêt à ces passages. On le voit, il s'agit de faire le récit de la vie aventureuse de Pierre Dugua de Mons, étape par étape, de sa naissance et son adhésion à la Réforme jusqu'à sa retraite dans son château d'Ardenne et à sa mort en 1628. Tout au long de l'œuvre, Guy Binot met bien en évidence comment l'appartenance du Dugua à la religion réformée l'a à la fois servi et desservi.

Si le livre commence sans surprise avec recherche des épices et le rêve d'un empire colonial en Amérique, l'auteur situe bien les vaines tentatives et le rôle de la pêche à la morue à Terre Neuve afin de mieux mettre en relief l'intérêt de la traite des fourrures à la fin du 16<sup>e</sup> siècle. Rivalités françaises, anglaises et



Timbres lancés conjointement par la France et le Canada pour souligner le 400<sup>e</sup> anniversaire de l'Acadie.

espagnoles ne sont pas oubliées. Les cinquante premières pages qui y sont consacrées sont fort utiles pour comprendre la suite. Lescarbot et Champlain reconnaissent tous deux que c'est Dugua qui donne le vrai départ de la

colonisation française sur le territoire du Canada. Pour De Mons, dès 1603, il faut s'établir de façon durable dans la colonie. Le monopole qu'il obtient et le titre de vice-roi ne sont que des moyens pour lui de financer cet établissement.

Il sera contesté par d'autres marchands qui voudraient un commerce libre de fourrures et qui n'ont que faire de diminuer leurs profits pour établir des colons à demeure. Pour prendre des fourrures, il suffit d'un comptoir, d'un point d'arrivée et de départ, nullement de colonisation permanente du territoire. C'est sur ce point que la dimension visionnaire de Dugua qui pense à une colonie durable et qui établira en Acadie la toute première colonie permanente en Amérique du Nord. Puis ce sera celle de Québec. La commission du roi mentionne que l'on doit convertir des « Sauvages, athées sans foi ni religion » au christianisme. Champlain interprétera le passage comme « permettant de laisser vivre chacun selon sa religion », même si par la suite, on ne réservera officiellement la



p. 85 Faux portrait de Champlain. Il s'agit de Particelli d'Emery par Balthazar Moncornet, en 1654. Le seul vrai portrait de Champlain est reproduit dans ses récits de voyages et on ne le voit que de très loin combattant les autochtones.

colonie qu'aux seuls catholiques.

L'auteur souligne tout au long de l'ouvrage les liens d'amitié qui rapprochent Samuel Champlain (sans de, puisqu'il n'était pas noble) de son patron qu'est Dugua. Devant la jalousie des marchands et diverses difficultés, de Mons reste en France pour défendre son monopole et en obtient le renouvellement en 1608, juste à temps pour l'envoi de Champlain dans la vallée du Saint-Laurent. L'auteur signale bien (p. 144) que De Mons est le cofondateur de la ville de Québec, implantée au Canada en son nom, sur ses ordres, avec ses deniers, et dont il est et reste le propriétaire jusqu'en 1612. Champlain en est évidemment le fondateur, puisqu'il l'a fait construire, mais pas le seul, et la ville de Québec l'a reconnu, en proclamant officiellement le rôle de premier

plan joué par Dugua de Mons dans sa création.

C'est même pour sauver Québec que De Mons cède sa charge à un vice-roi en 1612 mais rachète les parts de ses anciens associés afin de demeurer propriétaire de l'habitation de Québec où seulement 17 colons ont hiverné. Il permet ainsi la survie de ce poste. Les rivalités commerciales n'aideront pas le développement de la colonie qui ne recevra des habitants qu'à l'occasion.



*A gauche,  
p. 62 du livre,  
faux portrait du  
sieur de Mons.  
En fait il s'agit  
du costume  
d'un gentilhomme  
français sous  
Louis XIII,  
vers 1625-1630.*

*À droite,  
p. 90 du livre,  
Faux portrait  
de Jean de Biencourt  
de Poutrincourt.  
Il s'agit plutôt  
d'un cousin.  
Cette gravure  
de 1617 est un  
excellent exemple  
du costume de  
l'époque de Pierre  
Dugua de Mons.*

*(Informations du  
Musée Galliéra)*

Tout en continuant de soutenir Champlain et de favoriser la venue de colons, Dugua n'est plus directement concerné par la colonisation. Il devient gouverneur de la place de sureté huguenote qu'est Pons de 1610 à 1618 puis finira ses jours pas très loin dans son château d'Ardenne où il décédera en 1628.

L'auteur nous trace un portrait très favorable du Dugua de Mons. Courage et persévérance caractérisent ce personnage au dire de Lescarbot (qui incidemment n'était pas huguenot comme l'auteur le rappelle p. 113, contrairement à ce que j'ai écrit dans mon livre). Son esprit large en effet passe même par-dessus les circonstances difficiles de la perte de son monopole en 1607 retiré par nul autre que son ami Henri

IV. Si Dugua n'a pas fait fortune en Nouvelle-France, il ne s'y est pas ruiné non plus. Mais son œuvre colonisatrice l'a toujours emporté sur ses bénéfices commerciaux, lui procurant gloire et honneur dans son esprit. Il était dépourvu de préjugés à l'égard des autochtones et magnanime, il avait même fait libérer un prisonnier que ses compagnons voulaient tuer par vengeance. Le sieur De Mons a connu de grandes difficultés dans la colonie à

cause de son protestantisme et son œuvre a été ensuite passée sous silence pour la même raison (p. 226).

Ce n'est qu'avec le 20<sup>e</sup> siècle que les historiens ont progressivement redonné la place qui revient à ce pionnier. En 1996, Jean-Yves Grenon et la Société historique de Québec ont obtenu qu'on baptise le quai principal de la ville du nom de Dugua de Mons et en 1999, le maire et la ministre de la culture dévoilaient une plaque qui rappelait le rôle de premier plan joué par de Mons dans la fondation de Québec. Un projet de monument est même en cours en vue des fêtes du 400<sup>e</sup> anniversaire. Ce livre concourt aussi à sa façon à donner une juste image de ce grand huguenot de notre histoire.

*Jean-Louis Lalonde*

## LIVRES

### Autres écrits sur de Mons

Marie-Claude Bouchet,  
*Naissance de la Nouvelle-France,  
Pierre Dugua de Mons*, Société  
du Musée de Royan, 1999.

Jean Glénisson,  
*La France d'Amérique*,  
Imprimerie nationale, Paris, 1994.

Jean-Yves Grenon,  
*Pierre Dugua de Mons, et les  
fondations de L'île Sainte-Croix,  
Port-Royal et Québec (1604-1612)*,  
Société historique de Québec,  
2005, 40 p.

Jean Liebel,  
*Pierre Dugua, sieur de Mons*,  
Le Croît vif, 1999.

Georges MacBeath,  
« Pierre Dugua de Mons »,  
*Dictionnaire biographique du  
Canada*, tome 1, 1967.

## INTERNET

Simplement taper : Dugua De Mons sur un moteur de recherche vous donne 40 000 pages. Les vingt premières sont les plus intéressantes.

Voir le site Pierre Dugua de Mons, un fondateur méconnu par Jean-Yves Grenon et Marc Beaudoin de la Société historique de Québec.

Voir aussi Wikipédia, le Comité de Royan pour le 400<sup>e</sup> anniversaire, Wanadoo.

Sur [cpcb-royan.com](http://cpcb-royan.com) Jacqueline Ricardon qui retrace sa vie et son œuvre.

Toujours dans ces sites, voir Gilles Boileau dans *Histoire-Québec*, [Huguenots-France.org](http://Huguenots-France.org), [musée-protestant.org](http://musée-protestant.org). Il existe un film *Sur les pas de Pierre Dugua de Mons* (VHS).

Consulter enfin le site de Postes-Canada pour le lancement du timbre en 2004 pour la fondation de l'Acadie.

# Un colporteur de bibles peu connu : Pliny V. Hibbard (1790-1859)

**D**ans notre série des figures protestantes, nous voulons aujourd'hui vous présenter un colporteur de bibles dont on ne connaissait à peu près rien. Son activité précède la création de la Société missionnaire franco-canadienne puisqu'il a commencé son travail dès 1838 et est allé voir les Patriotes dans leur prison au Pied-du-Courant. Accompagnez-le dans son œuvre missionnaire qui dure une dizaine d'années.

Le fait que le père de Pliny V. HIBBARD<sup>1</sup> ait été pasteur conditionne les déplacements successifs de la famille. Augustine Hibbard était né dans le comté de Windham au Connecticut, avait gradué au Collège Dartmouth (Hanover NH) en 1774 puis avait complété ses études de théologie. Après deux ou trois ans comme aumônier d'un régiment, on le nomma à Claremont NH comme ministre épiscopal. Vers la fin des années 1780, il passa à Rutland au Vermont où Pliny naquit le 16 janvier 1790. Quelques années après la mort de sa deuxième épouse en 1800, il prit déjà sa retraite comme pasteur et vint s'installer en 1807 avec sa famille au numéro 5 du 10<sup>e</sup> rang de Stanstead<sup>2</sup>, à l'image de nombreux colons passés de la Nouvelle-Angleterre à cette région des Cantons-de-l'Est depuis une dizaine d'années. Ce passage au Canada indique peut-être un moyen d'installer ses fils à bon compte, eux qui ont entre dix-sept et trente ans. Pour sa part, il s'intéressa plutôt aux affaires publiques. La communauté congrégationaliste de Stanstead s'organisait alors petit à petit et recevait des visites occasionnelles du pasteur Luther Leland à partir de 1810. Elle deviendra paroisse formelle en 1816 et Pliny V. en fera partie avant même l'arrivée l'année suivante d'un pasteur permanent qui aura nom Thaddeus Osgood.

Quelques années plus tôt, à peine un an après l'arrivée de la famille en sol canadien et alors que Pliny venait seulement de fêter son dix-huitième anniversaire, il épousa le 19 janvier 1808, Sybil



L'école de Stanstead en 1817

Nelson (12.1786 – 9.2.1823) qui lui donna sept descendants, mais elle mourut en couches à la naissance du dernier. Avec de tout jeunes enfants à charge, Pliny ne resta pas longtemps veuf puisqu'il convola de nouveau le 12 août de la même année avec Hannah Larabee (21.7.1788 – 10.2.1874) qui venait du même village que sa première épouse. Il aura avec elle six autres enfants, dont le plus célèbre s'appelle Ashley (27.3.1827 - 23.3.1886), un homme d'affaires important<sup>3</sup>. À peine quatre ans après la naissance de sa dernière enfant, Pliny s'est installé à Montréal, sans qu'on sache quelle était alors sa profession et ce qu'il faisait pour vivre.

La Société biblique (Montreal Auxiliary Bible Society) avait décidé qu'elle allait distribuer des bibles en français à partir de 1836 et ce fut deux ans plus tard qu'on entendit parler de Pliny V. Hibbard pour la première fois. C'est lui qui en donna aux prisonniers politiques du Pied-du-Courant au lendemain des Rébellions. Il a quarante-huit ans et huit ou neuf de ses enfants sont encore à la maison. Avait-il des moyens de subsistance par ailleurs? Car nous doutons que ce seul salaire puisse alors le faire vivre. Par la suite, on lui confia la distribution de bibles dans toutes les paroisses françaises et il le fit

avec beaucoup d'enthousiasme. C'est ainsi qu'il passa dans les Basses-Laurentides et sur la Rive-Nord. Entre 1841 et 1844, il était particulièrement soutenu par la Société missionnaire franco-canadienne (FCMS) qui reprenait les comptes rendus de ses tournées dans le *Missionary Record* ou dans ses rapports annuels.

L'*Occasional Paper* de la FCMS en décembre 1841<sup>4</sup> fournit des extraits du journal de P.V. Hibbard pour l'année. Le colporteur y raconte divers moments de sa distribution de bibles et signale qu'on se moque de lui ou qu'on l'invite à entrer dans une maison pour mieux le ridiculiser devant tout le monde et le jeter dehors ensuite en le rudoyant. Il indique qu'il a rencontré par contre des personnes beaucoup plus accueillantes et même prêtes à tenir tête au curé qui voulait les empêcher de lire la Bible. Il se montre très critique à l'égard de la croisade de retraites catholiques au moment de la venue du prédicateur de renom Forbin-Janson (1840-1842) ou des campagnes de tempérance. Il rapporte le témoignage de catholiques qui montrent aussi les limites de telles campagnes pour changer les gens. Il déplore

l'aveuglement de certaines personnes qui croyaient qu'il suffit de participer à ces activités pour être assurées du salut sans avoir à faire l'effort de suivre l'enseignement des Écritures. Par ailleurs, il constate que, de toute façon, ceux qui s'adonnent à la boisson n'ont pas la tête à se pencher sur le message biblique!

Au cours des années suivantes, il est particulièrement actif dans la région de l'Assomption où il semble s'être installé

avec sa famille. Ainsi, en 1844, il essaie d'intéresser le Comité de la FCMS à l'établissement d'un pensionnat protes-



Lettres des prisonniers politiques de 1837-1839, Ed. Comeau & Nadeau.



Denis Chabot

*La ville de l'Assomption aujourd'hui.*

tant pour jeunes filles dans ce village afin d'offrir une solution de remplacement aux « couvents » que doivent fréquenter les protestantes<sup>5</sup>. Son épouse est prête à contribuer à une telle œuvre en y enseignant ou en l'organisant. Le Comité, tout en louant l'objectif, indique qu'il ne peut s'y engager pour le moment. En fait, l'idée fait son chemin autrement par l'école d'Anne Cruchet (1841) qui favorisera la formation de l'Institut de Belle-Rivière (1844) ou, simultanément, par l'action d'Olympe Hoerner auprès des filles à Montréal. Le couple Hibbard avait très bien saisi les enjeux de ces débuts missionnaires.

En janvier 1846, le colporteur informa le secrétaire de la FCMS qu'il travaillait désormais comme agent de la Canada Sunday School Union et de la Montreal Religious Tract Society. Ces deux sociétés avaient joint leurs efforts et résolu en septembre 1845 de tenter une expérience de six mois pour élargir leur champ d'activité. Hibbard s'était donc mis à l'œuvre en novembre et avait parcouru un champ considérable de Berthier à Martintown (au nord de Cornwall). Il se réjouissait de constater que des bibles qu'il avait distribuées cinq ans plus tôt avaient mené à la conversion d'une dame à tel endroit, de deux familles canadiennes-françaises dans tel autre<sup>6</sup>. Les sociétés pour lesquelles il travaillait furent cependant déçues de l'expérience car pour elles l'œuvre accomplie ne semblait se mesurer qu'à l'aune de la quantité de bibles et de tracts vendus (comme en témoignent leurs rapports au fil des ans) bien peu en terme de pénétration des valeurs protestantes dans le milieu. Cet essai « leur a coûté considérablement

plus cher que la valeur des livres vendus » et ces sociétés ont décidé de terminer là l'expérience<sup>7</sup>. En 1848, Hibbard est toujours inscrit dans le rapport comme agent de la Société Biblique et habite la rue Saint-Joseph à Montréal. Après cette date, nous en perdons la trace.

Comme il a cinquante-huit ans et que sa plus jeune fille a maintenant quatorze ans, il est possible qu'il soit passé à une semi-retraite, limitant ses activités pour la dizaine d'années qu'il lui restait à vivre. En 1849, la Société biblique tenta un nouvel effort à la campagne et c'est un W. Hibbard, vraisemblablement son fils William qui a vingt ans à ce moment-là, qui accepta d'y travailler<sup>8</sup>. Ce passé de colporteur l'a suivi puisqu'au recensement de 1881, William se donne encore comme *bible christian*, tout comme son épouse alors que ses enfants sont presbytériens. C'est le seul des fils de Pliny que nous avons retrouvé plus tard, fermier à Saint-André-d'Argenteuil. Nous n'en savons pas davantage sur sa famille. Pliny V. Hibbard mourra à Montréal le 19 novembre 1859 laissant dans le deuil son épouse qui lui survivra une quinzaine d'années et ses treize enfants qu'il avait élevés. Il sera enterré au cimetière Mont-Royal, mais on chercherait vainement aujourd'hui une stèle sur sa tombe. Peut-être comme le colporteur des villes Frederic van Bueren a-t-il choisi de s'effacer ainsi devant la mort<sup>9</sup>.

Il faudrait encore bien des recherches pour en savoir davantage sur ce colporteur à l'activité modeste et effacée. Malheureusement les procès-verbaux du bureau de la Société biblique montréalaise ne commencent qu'en 1852 et les rapports annuels de

cette société sont beaucoup trop laconiques pour nous fournir quoi que ce soit sur son œuvre et encore moins sur sa personne. On peut penser qu'il a consacré la dernière partie de sa vie à propager l'Évangile et deviner qu'il a connu le sort des colporteurs de la Société missionnaire franco-canadienne avec ses réussites ou ses rejets, mais qu'il est demeuré convaincu, tout au long de la dizaine d'années qu'a duré sa carrière de colporteur, de la nécessité de faire connaître à tous le message de Dieu et de son Saint Évangile.

*Jean-Louis Lalonde*

### Sources

Annual report of the Montreal Religious Tract Society, auxiliary to the London Tract Society, Montreal, The Society, 1837-1853  
*Occasional Paper* de la FCMS, numéro 6, décembre 1841, p. 23.  
 Procès-verbal du Comité de la Société missionnaire franco-canadienne, 1841-1844  
 Dans RootsWeb.com, Hibbard & Hotchkiss Connections et Ancestors of Pearl Hibbard  
*Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, à Hibbard, Ashley pour la généalogie  
 B.F. Hubbard, *Forest and Clearings. The History of Stanstead County, Province of Quebec, with Sketches of more than Five Hundred Families.* (HSC). The Lovell Printing & Publishing Company, 1874, p. 91-92 et 120-121.

### Notes

1. On trouve aussi ce nom écrit en Hubbard, mais on rencontre le plus souvent la forme Hibbard dans le cas de Pliny et de son fils Ashley. Cette famille est parmi les plus anciennes de Stanstead.
2. Ce village est situé à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Sherbrooke près du lac Memphremagog.
3. Voir le *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* à Hibbard, Ashley. Il n'avait que onze ans en 1838 quand son père commença son colportage à Montréal. Dix ans plus tard, en 1849, il possédait déjà une quincaillerie et en 1854, il investissait dans une fabrique de caoutchouc, ancêtre de la Dominion Rubber Company Ltd. (1910).
4. *Occasional Paper* no 6, 23 décembre 1841.
5. PV du 11 juin 1844.
6. Rapport annuel FCMS 1846, p. 44.
7. Tenth Annual Report of the Montreal Religious Tract Society, Auxiliary to the London Tract Society, Montréal, 1846, p. 6-7 et Eleventh Annual Report, 1847, p. 6-7. Ces rapports portent sur l'année précédente.
8. W. Hibbard se retrouve dans les listes des colporteurs et à l'annuaire Mackay de Montréal pour les années 1848 et 1849.
9. On connaît l'emplacement exact de leur sépulture, mais on n'y retrouve aucun monument. Ils sont en bonne compagnie sur ce point car Calvin lui-même avait refusé ce genre de monument. Ce n'est pas une question d'argent car dans les deux cas, les membres de la famille avaient largement les moyens pour le faire ériger.

# Nouvelles de la Société

## Le comité du 400<sup>e</sup> anniversaire de la ville de Québec



Notre Comité du 400<sup>e</sup> anniversaire de Québec travaille ferme pour assurer de diverses façons la présence protestante au cours des célébrations de 2008. Nous vous donnerons des informations plus précises dans un prochain numéro. Tout ce que nous pouvons dire pour l'instant, c'est que les huguenots ne passeront pas inaperçus comme au 350<sup>e</sup>!

## Toponymie: compléments

Il existe une rue Edmond-Guillet à Marieville/Chambly en l'honneur de cet important manufacturier de chapeau de paille puis de feutre connu à travers le Canada. Nous donnerons plus de détails sur cet industriel protestant dans un prochain numéro.

On nous a signalé aussi l'existence d'une rue Charles-Roy à Boucherville qui rappelle le nom du maire de la ville en 1864, et qui serait aussi un protestant.

## Un don important à la Société

M. Ronald Wallingford de Sudbury, Ontario, a fait don à la Société de deux photos anciennes du colporteur Joseph Vessot qui figure parmi ses ancêtres. Ces photos remontent aux années 1855-1865 et sont très précieuses par leur ancienneté tout comme par leur rareté, de l'avis même de Nora Hague du musée McCord.

Elles seront jalousement conservées aux archives de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois. Que Monsieur Wallingford trouve ici l'expression de notre profonde reconnaissance pour cette contribution à la connaissance du protestantisme de langue française.

## Centenaire du Collège Roussin

L'Atelier d'histoire de la Pointe-aux-Trembles prépare cette année la célébration du centième anniversaire du Collège Roussin. Fondé en 1907, ce collège est devenu célèbre sous la direction des Frères du Sacré-Cœur pour la qualité de son enseignement qui s'adressait à des pensionnaires puis aussi à des externes. On y donnait l'enseignement public jusqu'à la douzième année. Rapport Parent et besoins du milieu obligeant, le collège deviendra la Polyvalente Roussin en 1971 et accueillera 1200 élèves. Une réorganisation des écoles fera qu'elle deviendra la Roussin Academy de 1978 à 1983. Depuis 1984, les bâtiments servent aux activités du Centre communautaire Roussin.

De nombreuses activités sont prévues tout au long de l'année (conférences, rencontres d'anciens, exposition, son et lumière, etc.) Loin de célébrer cet anniversaire en vase clos, l'Atelier d'histoire a voulu que le sous-comité Education et formation aborde le thème de façon plus large en tenant compte de la présence sur le territoire notamment du quatrième couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame (1923-1974) situé juste en face et de l'Institut français évangélique (1846-1972) à quelque six cents mètres plus loin. C'est ainsi qu'un site Internet est en préparation qui comprendra plusieurs volets et permettra diverses comparaisons entre les écoles (programmes, matériel scolaire, arts, sports, vie de pensionnat, objectifs et formation, etc.). Depuis plusieurs mois, le secrétaire de la SHPFQ participe à cette préparation et informe les membres du comité sur ce qui se faisait à l'Institut. À suivre donc.

Signalons la parution dans *Journal of Ecumenical Studies* du printemps 2004 d'un article de Richard Loughheed, «Cooperative Religion in Quebec», p. 174-204. En réalité cette revue n'a fait paraître ce numéro qu'en novembre 2006! Nous en dirons un mot la prochaine fois.

## Bientôt membre de la FSHQ

Nous avons demandé notre adhésion à la Fédération des sociétés d'histoire du Québec et la réponse ne saurait tarder. En plus de nous permettre de partager avec d'autres notre passion de l'histoire, cette participation nous apporte une visibilité plus grande et sera bien commode avec l'arrivée de la célébration du 400<sup>e</sup> anniversaire de Québec. Elle fournit des conseils en cas d'édition, diffuse les publications au Salon du livre, publie une revue et un bulletin d'information; elle offre finalement divers autres avantages sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

(JLL)

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale  
du Québec et Bibliothèque nationale  
du Canada

**POUR COMMUNIQUER  
AVEC LA SOCIÉTÉ**

2285 Ave. Papineau, Montréal, Qc H2K 4J5  
shpfquebec@yahoo.ca ou Richard Loughheed:  
(514) 526-2003, poste 28

**Responsables  
du Bulletin**

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783  
Alain Gendron: (450) 447-7608